

Dimanche 13 mars 2016

Judica

Hébreux 5, 7-9

L'agneau de Dieu

⁷Durant sa vie terrestre, Jésus adressa des prières et des supplications, accompagnées de grands cris et de larmes, à Dieu qui pouvait le sauver de la mort. Et Dieu l'exauça à cause de sa pitié. ⁸Bien qu'il fût le Fils de Dieu, il a appris l'obéissance par tout ce qu'il a souffert. ⁹Une fois porté à son accomplissement, il est devenu la source d'un salut éternel pour tous ceux qui lui obéissent.

Chers sœurs et frères, pincez-vous.

Si cela fait mal, c'est que vous ne rêvez pas. Vous habitez un corps de chair. Parcours de terminaisons nerveuses, qui suscitent à des degrés divers, selon l'environnement mis en contact avec votre peau, douceur, douleur, ou insensibilité.

Si je vous demandais de pincer votre voisin à présent et d'être pincé par celui-ci... La première réaction de votre bras, instinctive, serait probablement de recul, de sursaut, de méfiance. Cela dépendrait peut-être de la confiance que vous portez à votre voisin. De la confiance qu'il suscite en vous. En vous faisant pincer, vous perdez le contrôle de votre sensation.

C'est inconfortable de ne pas avoir la maîtrise de soi. Cela suppose une très grande confiance en l'autre, en celui en qui je remets le contrôle.

Nous habitons un corps, animé d'une âme vivante. L'âme, comme le corps, peut être sujette à la douceur, à la joie, à la souffrance, à l'indifférence.

Tous deux, corps et âme, évoluent dans un embrouillamini infini de relations qui sont tissées et que nous tissons autour de nous. Parmi ces relations, il y a la relation à Dieu.

L'enjeu, je crois, du texte que nous commenterons aujourd'hui, est celle de notre capacité à remettre le contrôle de notre âme, de notre vie intérieure, à Dieu. A lui accorder une confiance infinie.

Le texte nous le rappelle, Dieu lui-même, le dieu en Jésus Christ, habita un corps de chair, sujet à la souffrance physique et morale. La traduction littérale des premiers mots du verset 7 dit : « Durant les jours **de sa chair**, Jésus adressa des prières et des supplications ». Par ce fait, la coupure entre l'humain et le divin, le terrestre et le céleste, le charnel et le spirituel, le banal et le merveilleux, l'ordinaire et l'extraordinaire, l'impur et le pur, le laïc et le religieux, se trouve suturée. Réconciliée.

Dieu, en s'incarnant, s'est mêlé intimement à la pâte humaine, comme le levain qui fait respirer et gonfler le pain. Le Dieu séparé de nous, gouvernant depuis son trône de gloire, s'est fait dieu mêlé à l'humanité la plus humble. Parce que le roi avait accepté de se faire mendiant, les mendiants sont devenus rois, par ce qu'on a appelé la communication idiomatique, les caractéristiques de l'un devenant celles de l'autre.

Le théologien Karl Barth disait que l'histoire de Jésus Christ d'« extra nos », extérieure à nous, est devenue « in nobis », en nous.

La sainteté de Dieu, sa pureté, sa royauté, telle qu'envisagée dans le regard porté jusqu'alors sur lui, a accepté de s'abaisser dans la chair. Chair, avec laquelle souvent les religions peuvent avoir bien du mal, diabolisant parfois à l'extrême le contact entre les corps, l'exposition des corps, l'impureté du corps. Elaborant tous types de rituels, d'interdits, de barrières autour et entre les corps.

Ce phénomène se produit pour le corps charnel, il en ira de même pour notre corps émotionnel, pour notre âme. L'âme, ce monde intérieur, qui habite et anime le corps de chair, ce lieu où résident nos émotions, notre volonté, nos peurs et nos enthousiasmes, nos angoisses et nos courages, notre désir de vie et de mort.

Dieu par Jésus Christ se fait chair, il connaît la souffrance physique, et ce faisant, il accepte aussi d'éprouver toute la palette des

ressentis émotionnels que nous connaissons. Car l'âme humaine, le corps spirituel, est sujette, comme le corps physique, aux sensations. Comme la chair de mon bras que tu vas pincer éprouvera sursaut et crainte si je manque de confiance, mes émotions pourront se faire inquiètes, douloureuses, si elles évoluent dans un environnement de relations sans confiance.

Et les sensations mentales et corporelles peuvent influencer l'une sur l'autre : si je suis déprimé, angoissé, le corps pourra en être affaibli. Si le corps est affaibli, mon moral pourra se retrouver en berne.

Jésus connaîtra la souffrance du corps, la peur de la souffrance du corps. Il cria, supplia, pleura.

Rien ne lui fut épargné.

Mais, et c'est la pointe du texte, car il était pleinement dans l'humanité, mais aussi pleinement en Dieu, son âme conservera ce qui est l'« essentiel » pour vivre debout, même jusqu'à la mort.

C'est ce qui est nommé par deux fois dans les versets 8 et 9 : « *il a appris l'obéissance par tout ce qu'il a souffert* », « *il est devenu la source d'un salut éternel pour tous ceux qui lui obéissent* ».

L'obéissance, voici un bien vilain mot. Bien peu protestant.

L'omniscient Google, reflet algorithmique des passions humaines, l'associera autant à l'éducation des enfants qu'à celle des chiens. Curieux rapprochement, qui s'expliquera probablement dans l'une comme dans l'autre de ces situations, par la peur de perdre le contrôle. Encore.

Le terme grec une nouvelle fois nous éclairera. Le mot qui est traduit par « obéissance » est en fait de la racine du mot « écoute ». Ecoute totale, parce qu'en totale confiance. Jésus a appris l'écoute totalement confiante.

Obéir à Dieu, c'est d'abord l'écouter. Non pas servilement, mais parce que je lui accorde ma confiance. L'obéissance au sens biblique a tout à voir avec la reconnaissance d'une autorité bienveillante et juste et rien à voir avec la soumission devant un tyran. Eduquer, idéalement, c'est être reconnu par l'autre comme une autorité, non formater celui-ci par la contrainte.

(Pour ce qui concerne l'obéissance de l'animal, peut-être le dressage sera-t-il nécessaire dans certaines circonstances, mais la reconnaissance de l'autorité du maître, la confiance que l'animal lui accordera sera certainement un appui précieux).

L'obéissance-écoute s'exerce hors de la contrainte, elle est la confiance accordée à la parole dont je sais qu'elle veut et qu'elle connaît ce qui est bon et juste pour moi.

Ce bon et ce juste pour moi, que souvent je ne sais pas discerner.

C'est la question, enfin, de la volonté. En se faisant obéissant, Jésus accepte de remettre la gouvernance de sa volonté à celui qu'il nomme son Père, dont il reconnaît qu'il connaît le bon et le juste pour lui.

- « Que ta volonté soit faite », dit la prière adressée au Père qu'il enseigne à ses disciples.

- « Père, si tu veux écarter de moi cette coupe... Pourtant, que ce ne soit pas ma volonté mais la tienne qui se réalise ! » (Luc 22,42) dira-t-il sur le mont des Oliviers.

- Et sa dernière parole avant de rendre l'esprit fut : « Père, entre tes mains je remets mon esprit » (Luc 23:46).

Cette question de la volonté, de la manière dont se font en moi les choix de mon existence, les décisions quotidiennes comme ultimes, fut l'objet d'un âpre débat entre Erasme et Luther. Erasme écrira un traité du libre arbitre auquel Luther répondra par un traité du serf arbitre. L'enjeu de ce débat ne se peut résumer en quelques mots, Luther le nommera comme la question « cardinale » de l'existence humaine.

Disons peut-être simplement que Luther considère que l'homme est incapable par lui-même de connaître et d'incliner vers le juste et le bien, de connaître le juste et le bien. Il ne peut ainsi par ses forces propres, par son discernement personnel, par sa volonté, fut-elle la meilleure du monde, accéder au salut, c'est-à-dire à l'apaisement de son âme. Il n'est pas de juste, aucun d'entre nous n'est juste en vertu de nos actes suscités par notre volonté, mais tous nous sommes rendus justes par la grâce bienveillante.

Comme le corps, l'âme est soumise aux attaques de mes pulsions, à mes désirs toujours inassouvis ou cachés, à mes envies. C'est par crainte de ces pulsions, de ces désirs, que les religions encadreront et dégraderont la perception du corps. Elles tenteront de faire de même avec l'esprit, par le discours moral.

Le Dieu qui s'incarne en Jésus propose le renversement complet de cette logique. Plutôt que de soumettre la volonté rétive, de l'enfermer par la contrainte extérieure, Dieu vient en nous.

Il place la confiance dans le cœur de l'homme, en lui faisant confiance.

Parce que Dieu, le premier, nous a aimés, nous pouvons l'aimer et par là mieux nous aimer et mieux aimer l'existence, même lorsqu'elle passe par des chemins de croix.

Parce que Dieu le premier a fait confiance à l'homme, l'homme peut lui accorder sa confiance et par là mieux se faire confiance et mieux faire confiance au jour qui vient, même lorsque s'annonce le passage par un chemin de croix.

L'acceptation de cette présence de Dieu en nous est la source d'un salut éternel dira la fin de notre texte.

La question qui m'est posée est : « Qu'est-ce que je souhaite pour ma vie ? », « Qu'est-ce que réussir ma vie ? ». Je la souhaiterais bien sûr, sans souffrance, sans manque, sans risque. Sans croix. Alors j'essaie de fuir, de me cacher ou de garder le contrôle. Je peux vouloir en confier la gouvernance au premier marchand de promesses venues, ou à la satisfaction de mes désirs.

Est-ce que je vais fuir, ou est-ce que je vais aller ?

L'histoire biblique, qui est la métaphore de l'histoire de chaque vie humaine peut être lue par ce prisme : fuir ou aller.

Tous ont voulu fuir, se cacher, résister : Caïn à sa culpabilité, il en a été libéré. Moïse a fui l'Égypte avant de retourner vers le pharaon. Jacob a fui devant son frère avant de revenir à sa rencontre. Il en alla de même du prophète Jonas, des disciples de Jésus, de Jésus lui-même.

Abram a eu la possibilité de s'ouvrir sur le monde, il a pris la route.

Tous eurent à aborder cette question : vais-je fuir ou vais-je aller. Vais-je me laisser gouverner par ma volonté propre ou laisser la décision se faire en moi par la confiance en Dieu.

Tous ont pensé n'y pas arriver. Tous s'en sont remis à Dieu. Tous ont été relevés.

Pincez-vous encore, vous-mêmes, les uns les autres, en confiance, ce n'est pas un rêve.

Jean-Matthieu Thallinger, Mulhouse, St-Marc

Cantiques

Alléluia 45/01 : Ta volonté Seigneur mon Dieu

Alléluia 22/07 : Ecoute, entends la voix de Dieu

Alléluia 44/11 : Entre tes mains j'abandonne

Alléluia 33/06 : Jérusalem est dans la nuit

Prière

Que la force de ta confiance, Seigneur me donne le bonheur d'accueillir tout ce qui croise mon chemin. Le désiré et l'inattendu. Que je sois attentif et comblé à chaque détour.

Donne-moi d'être celui, celle qui triche avec la règle imposée de la fatalité.

Tricheur, tricheuse avec innocence, panache, mauvaise foi, générosité.

Tricher pour que tout le monde gagne.

Pour que le butin final soit le vaste partage des richesses infinies de cette vie parfois si tortueuse, parfois si généreuse.

Rends ma vie simple, Seigneur. Simple. Plus simple. Toute simple.